



PRESIDENT ROOSEVELT.

en marchand sur ses traces que nous nous assurerons un glorieux avenir.

A PROPOS DE L'AFFAIRE MOULIN

Nos lecteurs ont lu hier avec tristesse le compte-rendu de l'enquête faite par le Comité d'Ordre Public sur la conduite du commissaire des travaux publics, M. Moulin. Tout ce qui s'est passé devant ce comité-rechercheur fait consciencieusement, interrogatoire poussé à fond, témoignages malheureusement irréconciliables et ébranlants et conclusion qui aboutit fatalement à la destitution commissaire—tout cela semble fort juste. On ne peut qu'approuver la demande du comité et nous ne reviendrons pas sur cette lamentable affaire n'étant-ce un détail qui a dû frapper le public et qu'il est bon de relever.

Ce qui ressort le plus nettement de toute cette instruction, c'est la parfaite correction de conduite de l'autorité municipale: On peut lire et relire d'un bout à l'autre la déposition du maire, par exemple; on n'y trouvera absolument que la ferme et indéfectible détermination de se conformer à la loi, en tout et par tout. Avec des fonctionnaires de ce caractère, par moyen d'acquiescer ou de tourner la loi; pas moyen de compter sur la moindre complaisance, sur la moindre faiblesse. Ils ne connaissent que la voie droite; impossible de les en faire dévier. Tant pis pour ceux qui s'avisent de vouloir les circonvenir; ils sont sûrs d'essuyer une défaite signalée. Et tout cela se fait sans bruit, sans grandes phrases, sans que l'on ait le droit de se lâcher. Ils n'ont d'autre argument à invoquer que la loi qu'ils vous mettent sous les yeux et à laquelle il faut bien que vous vous soumettiez, comme ils s'y soumettent eux-mêmes. Et ce qui vous démonte, ce qui vous décourage chez eux, c'est que vous êtes convaincus d'avance que la conduite qu'ils suivent à votre égard, ils la suivront avec tout autre dans les mêmes circonstances, fussent leurs meilleurs amis.

Oh! la correction, quelle admirable chose, et quels prodiges elle accomplit surtout dans le domaine public et administratif. Le maire, nous le répétons, a été impeccable en toute cette affaire, aussi est-ce avec dédain qu'il doit traiter ces meschercins qui se jettent dans ses jambes, mais qui ne feront jamais suffisamment de bruit pour fixer son attention ni celle de la partie saine de la population.

-SUR LES JAMBES - D'UN - CONGRESSISTE ECOSSAIS

Au Congrès de Dublin, l'autre jour, un homme du meilleur monde arriva les jambes nues. Son intention n'était pas du tout, comme on pourrait le supposer, d'éviter, par cet allègement des habituelles étoffes, la grande chaleur. Non, il exprimait une idée, que voici: Le Congrès de Dublin se propose de restaurer le caractère celtique en des peuples divers, oubliés de leurs origines nationales. Ce projet est généreux. L'humanité, qui est une grande famille, mais un peu dis-

persée, éprouve, de temps en temps, de gentilles velléités de bonne entente et de cordial soulagement: des parents éloignés se font signe, se retrouvent, sont effables les uns avec les autres, se rappellent que jadis on était de si bons amis... Ces effusions sont gracieuses et ne tirent pas à conséquence.

Le congressiste de Dublin fit preuve d'un réel esprit philosophique en décidant que, si l'on avait quelque chance de restaurer le caractère celtique, c'était au moyen du costume, — et comme le costume celtique, quant aux jambes, est, si nous osons nous exprimer ainsi, la nudité, le congressiste ne trouva pas de meilleure manifestation de ses doctrines que de venir séjurer au Congrès les jambes nues.

Certes, c'est une erreur insigne que consacrer la sagesse des nations dans cet apoplexie: l'habit ne fait pas le moine. Car, nous portons l'habit de notre profession, mais nous nous fabriquons aussi l'âme de notre habit. Il se produit en nous-mêmes un obscur et lent travail qui nous adapte au personnage que nous devons jouer. C'est par association d'idées que cela se fait: nous donnons à ce costume un contenu semblable à celui que nous avons accoutumés de lui voir. A quelque mi-carême, si nous nous déguisons en mouquetaire, notre cœur tout à coup cessera d'être timide, et nul le femme prudente n'autorisera son mari à se costumer en don Juan.

Mais, à Dublin, une difficulté soudain se présente. Nombre de gens de bien, d'honnêtes dames et de fins gentilshommes ne demandent pas mieux que de se refaire une âme celtique, et ils ne disent pas non plus l'efficacité de moyen que préconisait le congressiste aux jambes nues. Mais ils déclarent que le costume celtique était, à leur avis, trop laid pour qu'ils consentissent à l'adopter. Des dames galloises, principalement, se montrèrent à cet égard très décidées. Question de goût. Facile à raconter, quand les Romains pénétrèrent en Bretagne, les naturels de la région septentrionale étaient à peu près nus; les autres étaient vêtus de tuniques en peau de mouton. Et ils se teignaient sur les diverses parties du corps des images assez variées, figures d'animaux, arbres, maisons, objets quelconques... On comprend que de quelques personnes un peu frivoles, comme c'est bien excusable à leur âge, hésitent à "s'habiller" ainsi, pour se refaire l'âme nationale, n'est-ce pas?

Et puis si, l'un de ces jours, quelque après de l'universelle fraternité humaine allait nous demander, pour restaurer l'âme nationale? parmi les hommes, de reprendre ce costume, si essentiellement humain, qui fut celui de nos premiers parents aux belles heures édeniques... ah! protestations contre cet idéologue! Nous avons tant dégénéré, de toutes façons, depuis lors...

Le sénateur Hanna. Buffalo, N. Y., 13 septembre.—Le sénateur Hanna a quitté la résidence de Milburn à midi 25, marchant très lentement, avec un air soucieux. Y a-t-il de bonnes nouvelles, Sénateur? lui a-t-on demandé. Eh bien! il n'y a pas de nouvelles du tout. Je ne puis que dire que le Président a une chance de se rétablir. J'espère toujours. Ma foi est forte. J'ai vu un arc-en-ciel ce matin en venant ici. J'espère qu'il est prophétique.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Les Raisons pour Lesquelles Vous Devriez Acheter les Biscuits Renfermés dans les In-er-seal Packages. Ils sont cuits dans les boulangeries les plus propres qu'il y ait au monde. Ils sont manipulés par le boulanger. Ils sont à l'abri de l'humidité, de la poussière, de l'odeur et des germes. Ils sont frais et croquants par n'importe quel temps. Ils conservent indéfiniment leur saveur délicate.

TEMPERATURE Du 13 septembre 1901.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Includes Fahrenheit and Centigrade scales.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 13 septembre.—Indications pour la Louisiane: Temps — ondes samedi; vents légers à frais du sud.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITENT L'EXPOSITION PARABIBLIOPHILE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION" BU BEAU, 505 MAIN STREET.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Charité de Femme. Toujours Elle! poésie, J. Gentil. L'Acquie. Le Château de Compiègne. Les Vacances de Petit Pierre. Minarets et Clochers. Souvenirs d'Orient. La Théâtreuse, feuilleton du dimanche. Mondanités, chignon. L'Actualité, etc., etc.

Déplorable incident.

Washington, 13 septembre.—La nouvelle prématurée de la mort du président McKinley a été annoncée à la Maison Blanche par le télégraphiste Montgomery quelques secondes avant six heures 30 et démentie un peu plus tard. En explication de ce déplorable incident on a dit que le télégraphiste installé à Buffalo, à l'extrémité de fil reliant cette ville à la Maison-Blanche, avait reçu un paquet de messages officiels annonçant la mort du Président et qu'il en avait immédiatement commencé l'expédition.

Trois messages étaient déjà lancés quand est arrivé l'ordre de les annuler.

LE 14 SEPTEMBRE.

14 Septembre? date glorieuse entre toutes pour la Nouvelle-Orléans, journée mémorable qui tient dans l'histoire de notre Etat et de notre Ville, la même place que le 4 juillet 1796 dans celle de l'Union! Il s'est, depuis lors, écoulé bien des années, passé bien des événements, accompli bien des réformes, le 14 septembre, reste, plaçant au-dessus de tout cela, comme l'origine de toutes les réformes, de toutes les améliorations qui se sont opérées depuis cette époque, le souvenir en est aussi vivace dans toutes les mémoires que le premier jour, et nous comptons encore, à l'heure qu'il est, parmi nous, de nombreux et glorieux restes de ces héroïques bataillons, dont nous ne saurions assez exalter le patriotisme et l'intrépidité. Ils jouaient gros jeu et ils le savaient. La moindre faute pouvait les perdre et détruire les fruits de plusieurs années de résistance à l'oppression. Mais la foi qu'ils avaient dans la justice de leur cause éclairait leurs esprits plus encore qu'elle n'animait leurs âmes. Guidés et animés comme ils l'étaient, ils devaient infailliblement remporter la victoire, ils l'ont, en effet, remportée, éclatante et définitive.

Honneur et gloire soient rendus à ces braves! C'est à eux que nous devons les bienfaits dont nous jouissons aujourd'hui et le bon ordre qui existe parmi nous. Pour apprécier justement toute la grandeur de leur entreprise, on est obligé de se reporter à plus de vingt-cinq ans en arrière, alors que tout était sans dessus dessous dans notre communauté et que toute l'administration du pays était livrée aux pires ennemis de l'Etat. On est obligé de se rappeler qu'il a fallu tout un quart de siècle de lattes et de réformes pour rétablir l'ordre au milieu de tout ce désordre, et que l'œuvre n'est pas encore terminée.

Nous devons beaucoup au présent, il l'accomplit avec autant d'habileté que de courage, une tâche bien difficile et nous sommes les premiers à lui rendre hautement hommage; mais n'oublions pas le passé et ses précieux services. C'est en l'honneur et

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL.

DEUXIEME PARTIE

BATARDS!

VI

RETOUR.

Suite.

A pied.

—Trois lieues de chemin! —Qu'est-ce que cela? J'ai à te parler. Je suis content de te revoir, mon vieux Barotte. —Tes affaires? —A la douce... —Tu n'es pas plus riche qu'autrefois? —Non, mais j'ai besoin de ai peu de chose! —Tu ne te plains jamais toi, je le sais... Tu es un brave!... —A quoi ça me servirait-il de crer misère? Je ne dépende de personne... Je me contente de ce que j'ai... Je suis libre... C'est déjà une chance! —Il avait mis une allumette sous le tas de bois sec de son foyer. Son unique pièce d'emploi assit d'une clarté joyeuse. —Vous voyez, monsieur Pierre, dit-il, avec du feu dans la cheminée, un morceau de pain sur la table, de l'eau dans la source dans une cruche, un homme n'est pas à plaindre. Le reste n'est que du superflu. —Parle-moi comme autrefois... Dis Pierre tout court, mon vieux Barotte. Le visage et la position ont pu changer... Le cœur est resté le même. Le mendiant l'examinait curieusement et non sans une certaine surprise. —C'est pourtant vrai, dit-il, avec un sentiment de respect, que vous ne ressemblez plus à notre Pierre de jadis. Vous êtes plutôt comme ces diables d'Anglais en habit rouge qu'on voyait

quelquefois aux chasses de Blanchelande quand il y avait du grand monde au Prieuré. Ce temps-là est loin de nous! —Que veux-tu, fit Pierre Broudin, à force de vivre parmi eux, un prend leur langage, leurs façons et jusqu'à leurs physiologies. Il y a vingt ans! Parle-moi de la Butte-aux-Roches... Mon père?... —Il est toujours en assez bonne santé. Vous êtes solides, dans la famille!... Seulement la mémoire lui manque un peu... Peut-être même se vous reconnaître le plus. Il ne souffre pas... Il s'en va doucement... L'aspect est à peu près le même... Il sort, il se promène, il mange et dort... —Barotte se toucha le front. —Le mal est là, dit-il. Tousjours ces idées... En un mot, il baisse... —Rose ne m'en a pas averti! —C'est pour vous épargner un chagrin... Elle me l'a expliqué assez souvent... Il le saura toujours assez tôt, me disait-elle. —Et Rose elle-même?... —Elle ne gâche pas. —On pourrait croire qu'elle rajoutait. Son visage est frais et charmant. Telle vous l'avez vue à votre départ, telle vous la retrouvez, avec moins de tristesse et plus de gravité... Les domestiques l'adorent... toujours les mêmes... très dévoués, et ils lui rendent la tâche facile. Les terres sont dans un état admirable, le

bétail magnifique... —Et un château! —Pas de changement... On dit que la marquise, M. Maurice, y vient quelquefois... mais en secret. Pas plus au Prieuré qu'à Paris, il ne se montre. Il a juré, à ce que disent les domestiques, de vivre entièrement séparé du monde. Jams de réceptions, de dîners, ni de fêtes d'aucune sorte, ni à Blanchelande, ni à son hôtel, ni à ses châteaux des environs de Paris ou de la Nièvre. Vous n'ignorez pas que son père l'a avantage dans son testament et qu'il est puissamment riche. Il n'a pour toute société que quelques amis, et encore, si j'en crois les Bidaul qui parlent peu, ils sont mal choisis... Des viveurs, trois ou quatre seulement... —Des noms? —Barotte chercha dans sa mémoire: —Je ne sais pas, fit-il. A son dernier voyage il avait avec lui un certain vicomte ou comte de Rieux, je ne pourrais pas dire... —Jenne?... —Une trentaine d'années... Et quelques autres, dont les noms m'échappent... mais ce sont des histoires de domestiques. —Et le baron de Prayssac? —On ne le voit pas... Il est toujours en bons termes avec son beau-frère, mais il vit à part, dans son hôtel, rue Saint-Dominique, à deux pas de la Chambre des députés... —Le baronne?... —Mademoiselle Louise?... —fit Barotte avec un mouvement d'admiration. —Elle ne vient jamais au Prieuré?... —Jamais et c'est grand dommage! —Est-elle heureuse au moins? —Elle aime son mari et son mari l'aime, voilà tout ce que j'ai entendu dire. Je n'en sais pas davantage. —Pierre Broudin se pencha tout près de l'oreille de l'estropié, comme pour une confidence très mystérieuse et demanda: —Dis-moi, à ses voyages à Blanchelande, le marquis, M. Maurice de Rambert, a-t-il essayé de revoir... —Qui?... —Rose?... —Mais... —Sois sincère. Je te connais, tu n'ignores rien de ce qu'il se passe... Parle franchement... —Eh bien! oui. —Plusieurs fois?... —A diverses reprises... Il lui a même écrit... —Tu en es sûr?... —Je lui ai remis une lettre... —Toi?... —Moi-même... Un autre ne l'eût-il pas fait à ma place?... —C'est lui qui te l'a donnée?... —En offrant une lettre que j'ai refusé. —Et Rose?... —Elle a brûlé la lettre sans la lire... —Devant toi!

Mort du Président. SUITE

Résidence Milburn, Buffalo, N. York, 13 septembre.—Avant six heures il était évident pour ceux qui se trouvaient au chevet du Président que la fin approchait, et des préparatifs étaient faits pour les derniers adieux des êtres qui lui étaient chers. De l'origine était administré constamment à M. McKinley, mais avec peu de succès, pour retarder la mort.

Le Président se sortait d'une période d'insouciance que pour retomber dans une autre. Mais aux intervalles où son esprit était partiellement lucide il y a eu une série d'incidents profondément touchants. Au rez-de-chaussée, les membres du cabinet, la figure morne et couverte de larmes, attendaient groupés, avec angoisse la fin prochaine. Ils savaient que la mort l'avancerait et que le moment allait venir de voir le Président pour la dernière fois sur la terre.

C'était vers six heures. Un par un, les secrétaires Root et Hitchcock et l'attorney général Knox ont gravi l'escalier. Le secrétaire Wilson était là aussi, mais il n'a pas quitté le rez-de-chaussée, ne voulant pas assister à l'agonie du Président.

Les membres du cabinet ne restèrent qu'un moment sur le seuil de la chambre. Ils se retirèrent les yeux en larmes, le docteur leur serrant la gorge. Après leur départ les médecins firent reprendre connaissance à M. McKinley, et il demanda presque immédiatement sa femme.

Les médecins se sont retirés dans l'ombre quand Mme McKinley est entrée. La figure énergique du mourant s'est éclairée d'un faible sourire quand leurs mains s'étreignirent. Malgré sa faiblesse physique Mme McKinley a courageusement supporté cette épreuve.

Dans cette dernière période de connaissance qui s'est terminée vers sept heures 40, le Président a chanté les paroles de l'hymne: "Plus près de Toi, mon Dieu!" et ses dernières paroles recueillies par le docteur Mann peché sur son lit ont été: "Au revoir! tous, au revoir! Ce sont les desseins de Dieu; il se fera accomplir."

Alors M. McKinley a commencé à divaguer et il a complètement perdu connaissance. Sa vie a été prolongée pendant quelques heures grâce à de l'oxygène.

—Devant moi. —Peut-être en a-t-elle reçu d'autres? —Je l'ignore, mais c'est possible. —Cela se passait?... —Il y a sept à huit mois... lors du dernier voyage du marquis au Prieuré. —Barotte ajouta: —Mais ils se sont vus quelques jours plus tard. —Ah! —Mademoiselle Rose avait l'habitude de laquelle a renoncé, à cause sans doute de cette surprise, de faire presque chaque jour une promenade du côté de l'étang des Anlins... Je ne sais ce qu'il y ramène... Je me doutais de quelque chose, et comme j'ai du temps de reste, je flânais de ce côté... Le marquis s'est présenté à l'improviste devant elle et l'a forcée de l'écouter. Ils se sont promenés une heure l'un après de l'autre, lentement, sur l'esplanade devant l'étang, et j'ai assisté à l'entretien de loin, sans entendre un mot de ce qu'ils disaient... Le marquis insistait avec énergie... Elle refusait de même et semblait imposer des conditions... Ils se sont séparés sans parvenir à s'entendre, et le lendemain le Prieuré était vide. Le marquis avait regagné Paris. Depuis, il n'est plus revenu... Que lui demandait-il?... Je l'ignore. —C'est tout ce que tu as vu?... —Tout.

Comment la nouvelle est reçue à Paris.

Paris, France, 13 septembre.—La gravité de l'état du président McKinley a fait naître la plus vive anxiété dans tous les cercles. Le correspondant de la Presse Associée a communiqué la nouvelle de la retraite à l'ambassadeur Porter et le conseil général Gowdy, qui n'avaient reçu aucun avis officiel à ce sujet.

Les deux en ont été profondément surpris, étant donné le récent bulletin favorable publié. Les dernières dépêches annonçant que le Président paraissait mieux, ont rendu un peu de confiance.

Le Dr Johnson mandé à Buffalo. —Portsmouth, N. H., 13 septembre.—Le Dr W. W. Johnson, un chirurgien éminent de Washington, D. C., a été appelé en toute hâte à Buffalo par le secrétaire Cortelyou, secrétaire du Président. Le Dr Johnson était à sa résidence d'été à Jolie Montaque, dans le port de Portsmouth. Il est parti immédiatement afin d'arriver à Buffalo dans la soirée.

Opinion du Dr Storor. —Chicago, 13 septembre.—Le Dr W. D. Storor de cette ville, qui a assisté à l'opération à Buffalo, a dit aujourd'hui: "J'ai toujours maintenu que le pouls était trop fort — qu'il n'était pas proportionné avec la température — et je craignais que le cœur n'en souffrit. Je n'ai jamais aimé ce symptôme et je craignais bien qu'il ne soit fatal!"

L'assaillant du Président. —Buffalo, New York, 13 septembre.—En raison de l'état critique du président McKinley, la garde du

prisonnier Czolgoz qui avait été réduite au poste de police par suite des nouvelles favorables qui avaient été données sera immédiatement rétablie.

Cette décision a été prise cet après-midi, à une conférence des commissaires de police. On peut certifier que Czolgoz sera protégé contre n'importe quel "mob", et qu'on ne courra pas de risques.

Tout rassemblement qui se formera sera dispersé par la force.

Paris, France, 13 septembre.—La gravité de l'état du président McKinley a fait naître la plus vive anxiété dans tous les cercles. Le correspondant de la Presse Associée a communiqué la nouvelle de la retraite à l'ambassadeur Porter et le conseil général Gowdy, qui n'avaient reçu aucun avis officiel à ce sujet.

Les deux en ont été profondément surpris, étant donné le récent bulletin favorable publié. Les dernières dépêches annonçant que le Président paraissait mieux, ont rendu un peu de confiance.

Le Dr Johnson mandé à Buffalo. —Portsmouth, N. H., 13 septembre.—Le Dr W. W. Johnson, un chirurgien éminent de Washington, D. C., a été appelé en toute hâte à Buffalo par le secrétaire Cortelyou, secrétaire du Président. Le Dr Johnson était à sa résidence d'été à Jolie Montaque, dans le port de Portsmouth. Il est parti immédiatement afin d'arriver à Buffalo dans la soirée.

Opinion du Dr Storor. —Chicago, 13 septembre.—Le Dr W. D. Storor de cette ville, qui a assisté à l'opération à Buffalo, a dit aujourd'hui: "J'ai toujours maintenu que le pouls était trop fort — qu'il n'était pas proportionné avec la température — et je craignais que le cœur n'en souffrit. Je n'ai jamais aimé ce symptôme et je craignais bien qu'il ne soit fatal!"

L'assaillant du Président. —Buffalo, New York, 13 septembre.—En raison de l'état critique du président McKinley, la garde du

—La baronne d'Orville!... —N'a pas reparu... Elle est constamment à Paris, à l'hôtel de Rambert, —très vieillie, malade... toujours d'après le dire des gens. —Il y eut un instant de silence. —On n'entendait dans la chambrière de Barotte que l'aboi lointain des chiens de la ferme qui sans doute avaient écarté l'arrivée de l'étranger, et le gazouillement du rouilleau au bas du jardin.

Pierre Broudin reprit; —Mon vieux Barotte, il faut que j'en vienne à Paris, à l'hôtel de Rambert, ou de la baronne de Prayssac, comme tu voudras. —Assurément. —Qu'en disais-tu? —Du bien et jamais autre chose. —Elle n'a pas d'enfants?... —Non.